

OLIVIER DUBOIS
CARNET DE RÉSIDENCE
2012 - 2014

scène nationale Cergy-Pontoise & Val d'Oise
L'aPOSTROPHE
théâtre des Arts • théâtre des Louvrais

une scène nationale • un service public • deux théâtres d'agglomération

carnets de résidence

LA COLLECTION

Charles Cré-Ange, chorégraphe / 1999-2001

Charlie Brozzoni, metteur en scène / 1999-2001

Béatrice Massin, chorégraphe / 2001-2003

Daniel Dobbels, chorégraphe / 2003-2005

Michael Batz, metteur en scène / 2003-2005

Andy Emler, compositeur / 2004-2007

Abbi Patrix, conteur / 2005-2007

François Verret, chorégraphe / 2005-2007

Yves Beaunesne, metteur en scène / 2007-2011

François Mechali, compositeur & contrebassiste / 2007-2011

Nasser Martin-Gousset, chorégraphe / 2007-2011

Olivier Dubois, chorégraphe / 2012-2014

Antoine Caubet, metteur en scène / 2012-2014

é d i t o

La création et son prolongement, la permanence artistique, sont inscrites dans les missions attribuées par ses tutelles au Théâtre public soutenu en cofinancement par le ministère de la Culture et les collectivités locales et territoriales.

La résidence, dont le concept et la pratique se sont développés en France depuis les années quatre vingt, est l'un des moyens de mettre en œuvre ce beau projet d'accompagnement des artistes. Elle fait partie, depuis le début des années 2000, du Contrat d'objectifs et de moyens de la scène nationale de Cergy-Pontoise.

C'est ainsi que l'institution, par les mises à disposition de ses équipements pour les répétitions et la création de spectacles, contribue de manière déterminante à l'émergence de projets pour la scène et parfois pour des espaces non conventionnels.

Au-delà de la forme scénique qui s'élabore sous nos yeux, l'apostrophe est un relais du propos des créateurs, un partenaire pour la définition des contenus et la réalisation de l'œuvre à venir.

Par l'association des richesses humaines, c'est toute une logistique qui est mise en place entre les compétences de la structure et les volontés de la compagnie, à l'occasion de ce séjour prolongé sur notre territoire. C'est la mise en mouvement d'énergies qui permettent aux amateurs d'art, aux relais de publics, dans les collectivités les plus diverses, universitaires et scolaires, associatives, sociales et aux publics de nos deux théâtres d'agglomération, de se familiariser avec le langage, singulier par essence, de la Compagnie Olivier Dubois.

Dès sa première production au Festival d'Avignon en 2005, dans la petite forme de *Pour tout l'or du monde*, j'avais perçu le caractère particulier, la force originale, le propos novateur que portait Olivier Dubois, comme chorégraphe et interprète, puisqu'alors il était l'un et l'autre.

C'est la raison pour laquelle nous l'avons, depuis lors, soutenu, accueilli en diffusion et en résidence, accompagné dans ses projets pour le bonheur des amateurs de danse et d'émotions fortes !

Impliqué personnellement dans les démarches d'action culturelle auprès de nombreux partenaires, dans les passionnants débats à l'issue des représentations, il a permis, avec la collaboration de ses complices artistiques, un nouveau regard sur l'art chorégraphique et contribué fortement par la richesse de ses propositions à ouvrir des horizons nouveaux.

Ce carnet donne un condensé de son action dans l'agglomération de Cergy-Pontoise et le département du Val d'Oise, qui ne peut que résonner plus largement avec le territoire national, avant qu'il ne prenne en main, depuis janvier 2014, les destinées du Centre chorégraphique national de Roubaix.

Il témoigne, pour beaucoup d'observateurs, professionnels et spectateurs, de la marche remarquable d'un artiste qui sait à la fois nourrir son imaginaire et garder le contact essentiel avec les publics.

En soulignant l'excellence de nos choix, son parcours illustre la pertinence d'un processus de travail qui rend possible, et de manière éclatante, les ambitions d'exigence artistique et de démocratisation culturelle.

Jean Joël Le Chapelain
directeur

OLIVIER DUBOIS

REPÈRES

- 1999 Créée à 27 ans son premier solo *Under cover*. Venu sur le tard à la danse, ce natif de l'année 1972 s'est rapidement tourné vers la création. Non sans avoir auparavant gagné ses galons d'interprète (pour Laura Simi et Damiano Foa puis pour Andy Degroat, Elio Gervasi et Karine Saporta).
- 2002 Les collaborations s'enchaînent avec le Cirque du Soleil (*Dragone*), Emilio Caccagno (*Osso Bucco*) mais aussi avec Charles Cré-Ange et Angelin Preljocaj qui le sollicitent à nouveau.
- 2003 Premiers pas de deux avec Jan Fabre pour *Je suis sang*.
- 2004 Danse pour Marie Pessemier (*Précis de guerre*) et à nouveau pour Jan Fabre (*Tannhäuser*).
- 2005 Compose avec Christine Corday le duo *Féroces*. Il retrouve encore Jan Fabre pour *L'Histoire des Larmes*.
- 2006 La pièce *Pour tout l'or du monde*, créée dans le cadre du *Sujet à vif* du Festival d'Avignon, fait sensation. C'est d'ailleurs avec cette pièce que L'apostrophe accueille pour la première fois Olivier Dubois. Cette même année il compose le premier volet du projet Bdanse (*En Sourdine*) qui sera suivi un an après du deuxième (*Peter Pan*). Il croise aussi la route de Nasser Martin-Gousset, notre précédent chorégraphe en résidence, qui lui confie un rôle marquant dans *Peplum*.
- 2007 Reçoit le prix spécial du jury décerné par le Syndicat professionnel de la critique pour son parcours d'interprète et la création *Pour tout l'or du monde*. Il danse aussi pour Sasha Waltz dans *Inside Out* et fonde à l'automne la compagnie COD.
- 2008 Présente sa nouvelle création *Faune(s)* au Festival d'Avignon. Elle est accueillie à L'apostrophe six mois plus tard. Cette même année il est lauréat du 1^{er} prix Jardin d'Europe à Vienne.
- 2009 Signe la chorégraphie de *La Périchole* d'Offenbach mise en scène par Bérangère Jannelle à l'Opéra de Lille. Puis il enchaîne avec deux projets importants : une exposition, *L'interprète dévisagé*, hébergée pendant un mois au Centre National de la Danse puis au Lycée Camille Claudel de Vauréal en janvier 2013, et une création, *Révolution*, pièce pour douze danseuses sur des variations du *Boléro* de Ravel.
- 2010 Les Ballets de Monte-Carlo lui commandent une pièce autour du *Spectre de la rose*, créée en avril au Grimaldi Forum à Monaco. Il enchaîne aussitôt avec la création de *L'homme de l'Atlantique*, répétée pendant l'été puis accueillie dans nos murs en décembre.
- 2011 Il mène en mai une création avec 120 amateurs au Prisme d'Elancourt intitulée *Envers et face à tous*. En octobre, le magazine Dance Europe le référence parmi les cent meilleurs danseurs du monde.
- 2012 Présente le solo *Rouge* à L'apostrophe en janvier et poursuit sur la création de *Tragédie*, dansée pour la première fois le 23 juillet au festival d'Avignon.
- 2013 Création de *Souls* au Caire en décembre avant la première européenne en janvier 2014 à L'apostrophe-Théâtre des Louvrais.
- 2014 Nomination à la direction du Centre chorégraphique national de Roubaix-Nord-Pas-de-Calais.

ZOOM

PLUS QU'UNE RESIDENCE, UNE BELLE HISTOIRE AVEC L'APOSTROPHE

Il fut officiellement présenté en janvier 2012 comme nouvel artiste en résidence à L'apostrophe. Mais Olivier Dubois était en réalité en terrain connu depuis bien longtemps à la scène nationale de Cergy-Pontoise. En premier lieu parce qu'il a cheminé un temps avec Nasser Martin-Gousset, notre précédent chorégraphe résident. En 2006, ce dernier lui avait en effet confié un rôle clé dans la pièce *Peplum* accueillie dans nos murs. À l'image de certains acteurs dont on dit qu'ils « crèvent l'écran » Olivier Dubois avait alors marqué les esprits par son incroyable présence scénique.

Quand, au cours de cette même année 2006, il est revenu nous voir dans les habits du chorégraphe nous n'avons pas été surpris. Car nous savions que sa puissance créatrice ne demandait qu'à éclore. Il l'a prouvé avec le solo *Pour tout l'or du monde* et, un an plus tard, avec *Faune(s)*, également présentée à L'apostrophe.

Son choix de se consacrer tout entier à la création a de nouveau trouvé une traduction concrète en 2010 via l'hommage à Frank Sinatra qu'a constitué *L'homme de l'Atlantique*. Répétée dans nos murs durant l'été, cette pièce a été présentée en avant-première à L'apostrophe le 9 septembre 2010, soit douze jours avant sa création officielle à la Biennale de la danse de Lyon. Trois mois plus tard, le public la revoyait, dans une version plus aboutie encore, sur le plateau de L'apostrophe-Théâtre des Louvrais.

Avec *Rouge* s'est ouvert, en janvier 2012, un nouveau chapitre de cette relation privilégiée avec un chorégraphe incontournable de la scène française. Découvert en danseur solo dans cette pièce puissante, nous l'avons ensuite retrouvé dans *Tragédie* avec un tout autre rôle : celui de meneur d'hommes et de femmes... en très grand nombre. Le 16 juillet 2012 tous nous ont donné le privilège de nous ouvrir les portes d'une répétition. Juste avant Avignon, c'est donc à Pontoise que se créait l'événement. Première date de la tournée, la représentation du 23 octobre 2012 a fait découvrir au public cette superbe pièce coup de poing.

Le programme des réjouissances pour l'année 2013 démarre par l'accueil de *Révolution* à L'apostrophe-Théâtre des Arts. Un autre choc en perspective... et qui en laisse augurer bien d'autres !



AVANT LA RESIDENCE, DÉJÀ UNE FIDÉLITÉ À L'apostrophe...

rappel
accueil créations
hors résidence
(2006-2011)

Pour tout l'or du monde (2006)

Créé dans le cadre du *Sujet à vif* au Festival d'Avignon en juillet 2006, le solo *Pour tout l'or du monde* s'invitait deux mois plus tard à la présentation de saison 2006/2007 de L'apostrophe. Déjà la preuve d'une attraction réciproque ! En trente minutes d'une danse engagée et déterminée, Olivier Dubois disait vouloir « penser l'interprète, déconstruire puis construire à nouveau ses fondations. » Il y est à nos yeux formidablement parvenu via « cette course effrénée à travers le souvenir, le fantasme, l'intime creusé, exhibé, le corps ouvert, offert, profané. » Après cela, nous ne pouvions que le suivre...

Faune(s) (2009)

« Applaudi par les uns, hué par les autres, ce *Faune(s)* avait littéralement défrayé la chronique au festival d'Avignon 2008 (...) Nous nous attendions à des réactions aussi nombreuses que variées concernant cette vision très libre, par quatre artistes mais toutes dansées par Olivier Dubois, de *L'Après-midi d'un faune* chorégraphié par Vaslav Nijinski. Ce fut le cas. »

« Il hurle. Il est à l'agonie et la moitié de la salle se penche vers lui. Il se bat, pleurant à demi, criant totalement, la douleur est là, bien présente. Vous pouvez parler, rien ne sortira de votre bouche, vous pouvez aussi frapper du poing mais cela n'émettra aucun son. Cela vous prend aux tripes et il n'y a rien à faire » (extrait d'un courrier de Vincent Aurez, un lycéen-spectateur)

(Source : Rapport d'activité 2006 de L'apostrophe)

L'Homme de l'Atlantique (2010)

« À l'affiche cette fois : Sinatra le crooner, le séducteur, le dandy. Mais aussi l'homme trouble, à la réputation sulfureuse et au parfum de scandale (...) Quand le rideau à paillettes s'est ouvert, le public a découvert un couple de danseurs beaux et fiévreux. Mais aussi un décor de music-hall dont l'élégance le disputait au mystère. Enfin est venue la danse. Entre véritable show à l'américaine et instants où tout dérape, les interprètes ont volontairement laissé entrevoir les possibles failles du système. Histoire de rappeler qu'il y a toujours ce que l'on montre. Et ce que l'on cache. »

(Source : Rapport d'activité 2010 de L'apostrophe)

UNE RÉSIDENCE
P O N C T U É E
DE CRÉATIONS



ROUGE

Janvier 2012

Une immense structure métallique rouge qui fait penser à une cage. Dans le fond de celle-ci, de dos, juché sur de hauts talons et sanglé dans une robe – rouge elle aussi et ultra-moulante – Olivier Dubois est immobile, tête baissée. Le public qui s'installe le regarde à la fois étonné et amusé. Lui, au contraire, ne manifeste aucune émotion. Il semble juste se nourrir de cette agitation qui précède le silence. Derniers éclats de rire, ultimes murmures et soudain... une de ses jambes part brusquement sur le côté. Un premier effet surprise vite suivi d'un second : un cri strident qui fait sursauter le public. Pris à la gorge par une bande-son qui fait penser à un volcan en éruption les spectateurs sentent bien que la tension monte et que la révolte gronde.

Ils ont raison. Le visage d'Olivier Dubois, jusqu'ici impassible commence à montrer tous les signes de la colère. Celle-ci l'amène d'ailleurs à se défaire de sa robe et à envoyer valser les talons hauts d'un geste rageur. A la place d'une femme dansant debout se trouve maintenant un homme à terre, torse nu. Se conjuguant désormais au masculin, le corps d'Olivier Dubois va cette fois-ci se mouvoir sur le sol. Un sol parsemé de casques de motos noirs sur lesquels l'interprète va se livrer à un numéro d'équilibriste assez sensuel.

A-t-on alors atteint par ce corps-à-corps avec des objets inanimés le point culminant d'une révolte qui ne demande qu'à éclater ? Absolument pas. Car pour se faire vraiment entendre, Olivier Dubois aura besoin d'autre chose.

On saura quoi en le voyant enfile, dans le troisième temps du spectacle, cet étonnant costume constellé de porte-voix et dans lesquels il se met à hurler de toutes ses forces. La bande-son qui crache les chants des chœurs de l'Armée rouge prend alors tout son sens. L'appel à la résistance est lancé et la levée de boucliers n'est pas loin. Nous sommes prévenus !



+ / UNE AVANT-PREMIÈRE INSTRUCTIVE

Le 29 novembre 2011, à L'-Théâtre des Arts, Olivier Dubois renouvelait l'expérience de l'avant-première. Un an auparavant il s'était frotté au même exercice, avec sa pièce *L'homme de l'Atlantique*. Il en avait retiré de précieux enseignements. Pour ce solo à la tonalité très différente qu'il interprétait, le chorégraphe semblait encore plus désireux d'échanger avec le public. Outre de lui donner des explications précises sur le sens de ce projet faisant suite à *Révolution*, premier volet du cycle "Étude critique pour un trompe-l'œil", Olivier Dubois a surtout cherché à provoquer le débat.

Opération réussie si l'on en juge par cet extrait de la critique de plus d'une page que Jean-Pierre Thullier, un fidèle de la scène nationale, nous a fait parvenir au lendemain de cette avant-première.

« On voit Olivier souffrir, crier, se tendre, se déchirer, exploser, presque pleurer, grimacer, sortir de lui-même dans une mue sanglante et douloureuse. On le voit aux prises avec des crânes, des casques, des haut-parleurs, dans un dialogue torturé sans interlocuteur... Dans la salle, on se construit toute une histoire autour de la révolution, du goulag, de la torture, d'une libération improbable (...). À son habitude, Olivier Dubois nous a montré un spectacle dérangeant, honnête et courageux sans compromission avec la facilité. C'est ce qui le rend si attachant. Véritable Zarathoustra de la scène, il joue pour ceux qui veulent bien faire l'effort de le suivre. Pour cela il faut, comme son personnage, s'écarter vif pour laisser au vestiaire les préjugés qui collent à la peau. Pas facile, mais revigorant. »

+ / ROUGE, LES CRITIQUES EN ONT PARLÉ

« Seul, engrillagé dans une imposante structure métallique rouge, Olivier Dubois nous fait sa révolution et donne à voir la révolte d'un homme bien plus qu'indigné (...)
Avec Rouge il laisse éclater sa colère et son envie de vivre... libre. La quête est âpre, oblige à suer sang et eau mais elle est à ce prix. (...) »
(Cédric Chaory pour le site *Umoove*)

« Une construction d'une intelligence redoutable (...) Une scénographie efficace car dépouillée. L'écran du plateau voit jaillir des émotions, des sensations, des questions, d'un corps hybride qui parle. Puis crie (...) Le propos n'est ni psychologique, ni même à la limite politique, du moins au sens strict (...) On sort de là sonné, réjoui, et bouleversé à la fois. »
(Bérengère Alfort pour le site *artistikrezo.com*)

« Le spectacle est un parcours du combattant dont le danseur ne ressort pas intact, lui non plus. La bête immonde qui surgit de ses entrailles tremble de rage, bave, transpire (...) En sortant de là, Olivier Dubois apparaît interloqué, ne sait plus où il est, ne se reconnaît plus. Il se redresse et frémit au souvenir de cette chose sortie de lui. »
(Marie-Christine Vernay dans *Libération*)



TRAGÉDIE

Octobre 2012

Une heure trente de face-à-face avec une humanité en marche : *Tragédie* a assurément laissé des souvenirs indélébiles aux spectateurs qui en ont vécu l'expérience. Comment pourrait-il en être autrement ? De la confrontation à la (sublime) nudité des dix-huit interprètes à la prise de conscience du drame humain qui s'est joué sous nos yeux ; tout dans cette pièce a contribué à laisser le public sans voix.

En témoigne ce travail critique mené à l'issue d'un partage de points de vue avec les étudiants de la licence professionnelle Médiation culturelle et valorisation des expressions artistiques dispensée à l'Université de Cergy-Pontoise.

« Sonnée : je n'ai d'abord vu aucun autre terme que celui-ci pour décrire mon état au sortir de cette pièce. Tentant de me reprendre, je m'interrogeais : que m'arrivait-il ? L'explication était simple : je venais d'assister à une déferlante.

Apparemment, je n'étais pas la seule. Autour de moi, des individus, épuisés et l'air hagard, se dirigeaient vers les portes de sorties. Peu d'entre eux joignaient le geste à la parole. Un silence presque religieux accompagnait le déplacement de nos corps. Nos esprits, eux, étaient visiblement ailleurs. Probablement occupés à revivre les épisodes de cette Tragédie dansée que nous venions de vivre.

Aucun accablant, pourtant, ne se lisait sur les visages. Juste une immense fatigue. Qui témoignait bien de l'incroyable performance physique qui s'était jouée devant nos yeux. Et à laquelle beaucoup d'entre nous avaient l'impression d'avoir pris part. Un comble alors que personne ne s'était levé de son siège durant une heure-et-demi !

Je le sais maintenant. Ce soir-là, Olivier Dubois et ses dix-huit danseurs, sont parvenus à faire ce que peu d'artistes réussissent : nous arracher de nos fauteuils pour nous propulser dans leur monde. D'un coup, s'est brisée la frontière – même mince – qui sépare d'ordinaire le public en salle des artistes sur scène. Beaucoup d'entre nous (la totalité peut-être ?) ont eu la conviction d'avoir été partie prenante de cette Tragédie. Les uns y ont vu un appel à la résistance, les autres une exhortation à la révolte. Tous en sont sortis ébranlés.

Dans mes oreilles résonne encore ce martèlement sonore qui a accompagné la marche imperturbable des interprètes durant les quarante premières minutes du spectacle. C'est sur ce grondement sourd que les danseurs, nus et nullement gênés de l'être, se sont présentés à nous. Leur détermination, lisible dans leurs regards autant que dans leurs pas, nous fera bien vite oublier ce détail.

Témoign de l'expérience, c'est autre chose que cette nudité qui nous obsède. Comme de comprendre le sens de ces allers-retours d'un bout à l'autre du plateau. Ou encore de saisir la signification de ces douze pas – et pas un de plus – qui précèdent le demi-tour. Et que dire de ces tressautements qui saisissent ces hommes et ces femmes au bout de trois quart d'heure d'une marche hypnotique et éprouvante pour les nerfs ? Chacun se fait sa petite idée. J'y vois d'abord le signe d'un dérèglement volontaire pour gripper une machine bien huilée. Je comprendrai plus tard qu'il s'agissait en fait d'enclencher le début d'un processus de résistance. Voire de révolte.

Les magnifiques danses de groupe, puis cette forme humaine mouvante qui investira ensuite le sol, pour signifier l'exode, confirmeront cette intuition. Olivier Dubois ne craint pas d'en appeler à la transcendance de l'individu pour l'inviter à se sublimer. Résultat : ces interprètes friseront la folie dans le dernier tiers du spectacle (la catharsis). Certains d'entre nous aussi peut-être. A défaut d'hurler, j'ai, pour ma part, serré les poings. Très fort.

Que faire maintenant de cette rage qu'un chorégraphe et ses danseurs ont réveillé en moi ? Je ne le sais pas encore. Demain, peut-être, je lui donnerai un sens...

FOCUS / UNE PIÈCE AU CŒUR D'UN CYCLE ENGAGÉ

Donner à voir l'acte révolutionnaire : Olivier Dubois s'y était attelé dans les deux premiers volets de cette trilogie qu'est venue clore *Tragédie*. Il importe de rappeler – pour apprécier toute la portée de ce troisième opus – que cet appel à la résistance s'est d'abord décliné au féminin. En 2009, les douze danseuses de *Révolution* ont commencé par défier, tenaces et irrévérencieuses, la mesure du temps, tournant chacune autour d'une barre de pole dance sur le *Boléro* de Ravel – arrangé par François Caffenne.

Une version au masculin a ensuite pris le relais en 2011. Interprétant lui-même le solo *Rouge*, Olivier Dubois a entrepris de faire entendre le cri de la bête sur fond sonore des chœurs de l'Armée rouge – triturés par le même arrangeur musical.

Tragédie a fait d'une certaine manière la somme de tout cela. Mais pour en donner une traduction transgenre, et dans un poème visant – selon ses dires – à « faire apparaître, de manière instinctive et corporelle, ce que pourrait être une humanité immatérielle, philosophique. » Derrière tout cela, un credo : « Je suis femme et je suis ainsi faite... Je suis homme et je suis ainsi fait. »

+ / UNE AVANT-PREMIÈRE AU CŒUR DE L'ÉTÉ

Et de trois avant-premières pour Olivier Dubois ! Ce n'est certainement pas le public de L'apostrophe qui va s'en plaindre. Pour *L'homme de l'Atlantique* et *Rouge* celui-ci était déjà venu nombreux voir le chorégraphe se plier à cet exercice difficile. Le voir ré-entreprendre cette démarche courageuse avec *Tragédie* le 16 juillet 2012, soit à une semaine d'une première risquée au Festival d'Avignon, lui a encore valu de nombreux spectateurs dans la salle. Et ceci à une date pourtant bien avancée dans l'été ! Mais à l'image de Jean-Pierre Thullier – encore fidèle au rendez-vous ! – beaucoup n'auraient manqué cela pour rien au monde. Au sortir de la salle celui-ci nous confiait son ressenti :



« Olivier Dubois joue avec nos nerfs ! Il va jusqu'au bout de son idée, jusqu'au bout de l'énergie de ses danseurs, jusqu'au bout du temps, jusqu'au bout de la patience des spectateurs (...) Mais la chorégraphie est un émerveillement. Olivier Dubois nous fait passer d'un extrême à l'autre et nous ravit (...) Vie, charivari, panique, nous passons par tous les stades de l'énergie créatrice. La scène nous lasse, nous questionne, nous émeut, nous éblouit, nous surprend sans cesse. »

+ / TRAGÉDIE, LA PRESSE EN A (BEAUCOUP !) PARLÉ

« Quelle gifle ! Quel choc ! Standing ovation pour Tragédie, chorégraphie frénétique d'Olivier Dubois pour dix-huit danseurs. Mais que s'est-il passé exactement ? Une déclaration de guerre, une rave contemporaine, une transe rock, un raout tribal... Tragédie déborde en restant d'abord et avant tout un grand spectacle de danse, solide et urgent, qui se saisit des corps en mouvement pour assener un uppercut esthétique et émotionnel. Du pur plaisir à la frayeur excitée, Tragédie est jouissif. »

(Rosita Boisseau, Le Monde)

« Olivier Dubois dit vouloir faire surgir de ce grand rassemblement une humanité, un vivre ensemble. Ça marche. Et l'on ne peut que remercier les danseurs de leur confiance absolue dans le projet, eux qui ressortent du spectacle comme d'un cataclysme, ne réalisant pas ce qu'ils viennent d'offrir. Secoués, ils ont laissé tomber les masques »

(Marie-Christine Vernay, Libération)

« Là où tant de propositions chorégraphiques me tombent dessus telle une incantation vers le désespoir, Tragédie honore l'histoire de la danse et nous offre une vision éclairée de notre destin commun. »

(Pascal Bély, Le Tadorne)

« Les danseurs finissent en transe. La sueur perle sur leur corps. On sent la moiteur de leur peau. On est enivré par leur parfum. La nudité devient alors accessoire. Ils sont parvenus à nous faire entrer dans leur communauté. C'est un spectacle généreux, jouissif, et tellement bien réglé qu'il force le respect. Le public ne s'y trompe pas. C'est l'ovation. »

(Stéphane Capron, site sceneweb.fr)



+ / UNE MAGNIFIQUE RENCONTRE APRÈS LE SPECTACLE

La rencontre d'après-spectacle qui a suivi la représentation de *Tragédie* restera probablement dans les annales de *L'apostrophe* comme l'une des plus marquantes. Des interrogations plein la tête, les spectateurs ont fait circuler le micro durant trois quart d'heure, exprimant au passage tout ce qu'ils avaient ressenti avec cette pièce. Le chorégraphe, accompagné par l'ensemble de sa troupe de danseurs, n'a éludé aucune de leurs questions. Morceaux choisis :

Pourquoi n'avoir pas dansé dans cette pièce ?

« Je n'avais pas ma place dans *Tragédie*. Si j'avais dansé cela aurait été irrespectueux vis-à-vis de l'œuvre mais aussi vis-à-vis des interprètes. Cela aurait rajouté quelque chose qui n'avait pas lieu d'être ici. Le plaisir que je prends réside dans le fait de les accompagner. »

Sur le plateau, quelle part laissée à la liberté de chacun ?

« Autant la partition est exigeante, lourde et emprisonne, autant je laisse totalement les danseurs aborder le mouvement avec ce qu'ils sont. Plus que de bons interprètes, ce qu'ils sont, j'ai recherché neuf hommes et neuf femmes. Car c'est à cet endroit que je les convoque. »

"Parler au monde" mais pour quoi dire ?

« Quand je crée, j'ouvre un espace de dialogue avec moi-même, mes pensées, mes obsessions. Mais, une fois née, la pièce est à vous. Vous vous en emparez et lui donnez son sens. »

Quel intérêt de se dépasser à ce point, de se transcender de cette manière ?

« Je crois aux corps engagés, qui se jettent dans la bataille. »

Et pourquoi les faire danser nus ?

« Dans cette pièce, la nudité est à la fois la clé et la chose la moins importante. Ce n'est pas un événement. Le propos de la pièce, c'est qu'on aborde le corps comme acte et comme parole politique. Pour moi, c'est de là que tout part. »

Une conclusion pour résumer ce cycle ?

« L'humain ne fait pas l'humanité. Je ne me suffis pas de mon état de corps, de ma présence simple. L'humanité ne se fait pas de facto. Elle implique un engagement conscient, volontaire, exigeant. »



SOULS

Janvier 2014

Après *Tragédie*, le face-à-face avec l'humanité en marche se poursuit dans *Souls*. Mais un autre angle est donné. Aux marges de ce projet déjà en gestation il y a deux ans, se profilait aussi un paysage marqué par l'actualité, les révolutions arabes. À la lisière de cette pièce, immergée dans ce contexte particulier, des témoignages divers ont surgis, certains littéraires comme ces lignes en donnent le ton, de l'autre côté de la Méditerranée :

« À poursuivre la quête d'un geste originel ou archaïque, s'éprouve un passé qui parfois ne passe pas. Il fait de ses sujets, les prisonniers d'un temps qui ne se peut davantage oublier qu'assumer. Tous les vingt ans, une génération chasse la précédente et s'invente de nouvelles armes pour se dire, mettre en accusation les dictatures qui brûlent notre temps de vivre... à petit feu. Mourir alors, c'est une autre manière de fuir. Fuir, comme les harragas. Harrag, c'est ainsi qu'on appelle ceux qui, sur des embarcations de fortune, tentent la mer comme issue, traversent la Méditerranée. Sans tombe et sans nouvelle. Harraga, cela pourrait se traduire en français par « les brûleurs de frontières ». Le feu, donc, ne nous émeut plus, non pas parce que nous manquons de coeur mais parce que nous avons trop de mémoire. Vivre en dictature est un exercice épuisant et humiliant. Et pourtant chaque génération qui intervient sur la scène publique, politique, demeure habitée par le feu et renaît, quoiqu'on en dise, des cendres de la précédente. »

(Petite chronique des années de braise, Ghania Mouffok, journaliste indépendante. (extraits), Le Quotidien d'Algérie 2011)



Souls est l'occasion pour Olivier Dubois de se déplacer encore, et de remettre à l'ouvrage ce questionnement où se trouve d'emblée énoncée l'intention de relancer les dés : « *Souls* est peut-être une longue danse macabre, à moins que ce ne soit celle d'une organisation secrète : celle du destin, de la fatalité... du déterminisme ? Cette mort comme âme du monde. » annonce-t-il à l'orée de la création.

Comme un écho à la situation, la formation de ce projet réunit un groupe de danseurs masculins de différents pays d'Afrique et du Maghreb. La première est jouée le vendredi 13 décembre au Caire, au théâtre Falaki, à deux pas de la place Tahrir. Juste un mois après que le couvre-feu ait été levé.

À L'apostrophe-Théâtre des Louvrais, une très belle salle avec un public fidèle et averti, familiarisé déjà en partie avec la démarche du chorégraphe se retrouve pour *Souls*. Exigeant, le spectacle débute dans la lenteur, les danseurs déjà sur le plateau, le corps recouvert de sable, couchés en position fœtale, roulent au sol, puis comme par tableaux, le mouvement mène à des positions qui se figent un instant. Avant que la danse et le sable jeté, sa matière modifient les sens et la perception du public. Le final est le moment le plus intense. Avec un solo, comme un recueillement envers les morts. Un grand silence s'est fait dans la salle, accompagnant la danse. Quelque chose de serein semble imprégner les lieux.

✚ / ENTRETIEN AVEC AL-AHRAM HEBDO (EGYPTE)

Pourquoi avez-vous choisi de donner la première de Souls en Egypte ?

« J'aime beaucoup l'Egypte et je suis un grand amoureux du Caire. C'est une ville qui me fascine. Cela fait plus de 20 ans que j'y retourne régulièrement, quatre ou cinq fois par an. Ici, j'ai trouvé mon rythme. Je ressens la paix, même dans le chaos. Il y a une sorte d'organisation que l'on peut qualifier de « souterraine », une fraternité ... Le Caire est une ville entière. Je suis venu ici pour préparer ma pièce *Tragédie pour le Festival d'Avignon* en 2012. [...] Aux ateliers du CCD, j'ai trouvé vingt-trois jeunes danseurs qui évoluent d'une façon phénoménale, ils ont un goût extraordinaire pour la danse. Leur engagement artistique me mobilise. Donc, on va monter un partenariat ensemble, entre le Centre chorégraphique de Roubaix et le CCD et je vais travailler avec Germaine Acogny et Karima Mansour. »

Pourquoi avez-vous recours à six danseurs de six pays africains, alors que la pièce ne puise pas dans la danse africaine ?

« L'idée n'était pas de faire une danse africaine bien qu'il s'agisse de danseurs africains et qu'ils transportent leurs origines dans leur danse. La problématique, le moteur de la création était plutôt la question des âmes du monde, du passage de la vie à la mort. Par la mort, j'affirme mon côté vivant. J'avais en même temps envie de questionner ma façon de créer, de travailler avec d'autres interprètes. Avec des danseurs de la grande Afrique : Ahmed Guindi d'Egypte, Younes Aboulakoul du Maroc, Tshireletso Molambo d'Afrique du Sud. Et dans ce triangle on a un Congolais (Djino Alogo Sabin), un Ivoirien (Jean-paul Mehensio) et un Sénégalais (Hardo Papa Salif Ka). Je n'étais pas à la recherche d'un pays mais plutôt à la recherche d'un interprète. Je cherchais vraiment à rencontrer des hommes qui ont une approche différente. Il faut trouver un langage commun, déjouer les fantasmes, déjouer les sirènes qu'il faut faire taire. Ce n'est pas une création africaine. »

+ / LA PRESSE

La confrontation entre les danseurs arrive au point culminant. Ils entrent en conflit, se heurtent, courent, s'enfuient, jettent le sable aux visages, etc. Le mouvement est plutôt violent. C'est l'âme de l'être humain qui tente de se défendre à tout prix. Selon la loi de la jungle, un des danseurs est écrasé par les autres. Il meurt. Les autres danseurs regardent le public, laissant échapper de longs soupirs. Les esprits sont confus. Ils commencent à ranger le sable, à creuser leur tombeau. Ils meurent tous. Puis, l'un d'eux se réveille et leur souffle la vie, ils se mettent à danser, riant de leurs postures. La fatalité a ses règles que la raison ne connaît pas.

(May Sélim , Al-Ahram Hebdo – Le Caire)

Organiser la première d'une création très attendue au Caire est juste une anomalie. À la démesure d'Olivier Dubois, personnalité tonitruante et excessive dont le ramage est raccord avec le plumage. Deux semaines avant de prendre la direction du Centre chorégraphique de Roubaix-Nord-Pas-de-Calais, où il succède à Carolyn Carlson, ce fou amoureux du Caire « de son chaos, de sa pollution, de son niveau sonore », où il réside régulièrement depuis vingt ans, a eu envie de « sortir de l'institution française et d'aller voir ailleurs ». « Il y a deux ans, lorsque je songeais déjà à cette nouvelle pièce, je ressentais le besoin de me perdre, de déplacer mes habitudes, poursuit le chorégraphe. Je ne savais pas encore comment, ni où, mais je voulais créer à l'étranger. » Les six hommes, les pieds dans le sable, tendent un miroir diffracté au continent africain. Couleurs de peau nuancées, ossatures et tailles variables, présences assénées et vulnérables. Sous le couvercle de la musique percussive de François Caffenne, partenaire de prédilection d'Oliver Dubois, ils résistent, se recouvrent les uns les autres comme des vagues, se portent et se soutiennent longuement, fichent leurs regards dans ceux des spectateurs.

(Rosita Boisseau, Le Monde)

+ / APRÈS LE SPECTACLE, UNE RENCONTRE ANIMÉE AVEC LE PUBLIC, LE CHORÉGRAPHE ET LES DANSEURS.

Plus de soixante-dix spectateurs ont souhaité prolonger leur soirée en assistant à cette rencontre, riche en échanges et particulièrement intéressante. Les débats assez libres avec Olivier Dubois montrent à quel point le public a pris l'habitude de ces contacts avec l'artiste. Les danseurs présents ont aussi beaucoup participé, parlant soit en anglais soit en français. Chacun portant sa propre langue et parole, donnant sa propre vision de cette pièce et de leur expérience autour de la création. Par exemple, ils expliquaient ce qu'était pour eux physiquement et dans leur mémoire le fait de danser dans le sable. La durée plutôt longue de cette rencontre est l'un des gages de la réussite d'un parcours artistique au long cours grâce aux différentes activités menées avec les populations sur le territoire.

FOCUS / ÉPILOGUE

Cette pièce est aussi l'aboutissement d'une démarche qui de pièce en pièce a porté Olivier Dubois à la direction du Centre chorégraphique national de Roubaix-Nord-Pas-de-Calais. Il succède à la célèbre chorégraphe Carolyn Carlson. *Souls* vient aussi clore la fin de sa résidence d'artiste associé à L'apostrophe. Elle est encore, en toute cohérence, une pierre de plus, soutenant l'arche d'un parcours artistique particulièrement tourné vers l'écriture et le sens d'un mouvement que le chorégraphe explore sous différentes facettes lors d'un cycle débuté en 2009 sur le thème de la résistance. Ces pièces ont pour la plupart été accueillies, certaines créées à la scène nationale. Le public aura pu ainsi s'apercevoir, suivre et s'imprégner de ce que pointent plus particulièrement les questions de la geste vive et obstinée d'Olivier Dubois. Une énigme fondamentale : comment l'humanité vient aux hommes.



LA RÉSIDENCE UN LIEN PERMANENT AVEC UN TERRITOIRE ET SA POPULATION

RÉTRO

/ 19 JANVIER 2012 : LE TOP DÉPART D'UNE RÉSIDENCE

« Une résidence ça vous permet d'entrer en relation de manière régulière avec les univers que des artistes nous proposent ». C'est par ce préambule que Jean Joël Le Chapelain a donné ce soir-là le top départ des trois nouvelles résidences artistiques accueillies à L'apostrophe. Devant des spectateurs venus nombreux, le directeur de la scène nationale a rappelé combien important ces compagnonnages avec des créateurs qui sont à la fois pour nous « des phares et des miroirs. »

Olivier Dubois avait sur ce plan un petit train d'avance sur le metteur en scène Antoine Caubet et sur le pianiste Pierre de Bethmann. Entre lui et le public de L'apostrophe, les présentations sont faites depuis longtemps. Découvert d'abord comme danseur chez l'ancien résident Nasser Martin-Gousset, il est ensuite revenu plusieurs fois en tant que chorégraphe. *Pour tout l'or du monde*, *Faune(s)* et *L'homme de l'Atlantique* ayant en effet précédé son arrivée en tant qu'artiste en résidence, il n'était déjà plus un inconnu pour beaucoup de spectateurs présents ce soir-là.

Ces derniers ont d'ailleurs pris beaucoup de plaisir à le revoir réinterpréter Nijinski et son *Après-midi d'un faune* avec son complice Cyril Accorsi. Puis ils en ont pris autant à l'entendre dire ce qu'il pouvait attendre de sa résidence. Comme de « continuer d'avoir des échanges aussi marquants que ceux engagés précédemment à L'apostrophe ». Sur ce plan, il sait déjà pouvoir compter sur la réactivité du public de Cergy-Pontoise.

« Pour moi, c'est très naturel d'être là, en raison du lien qui me lie de longue date avec L'apostrophe. Pour autant je dois reconnaître avoir été, dans ma carrière, toujours un peu inquiet avec l'idée de résidence. Parce que le cantonnement est assez effrayant pour moi. Néanmoins, j'aime être là et je m'ouvre à ce public de Cergy-Pontoise avec grand plaisir car je sais qu'il me connaît. Les relations que nous pouvons avoir sont pour moi synonymes de grande richesse. »

(Extrait de l'intervention d'Olivier Dubois lors de la soirée de lancement des résidences le 19 janvier 2012)



RÉTRO

/ DES LEÇONS DE DANSE POUR MIEUX APPRÉHENDER LES ŒUVRES

20 Octobre 2012 : Avec Virginie Garcia dans le sillage de *Tragédie*

Du jamais vu, lors d'une leçon de danse à L'apostrophe : plusieurs participants, à peine remis de la découverte de la pièce en Avignon, ont fait spécialement le déplacement jusqu'à Pontoise pour prendre part à la séance menée par Virginie Garcia. C'est le cas de Joachim, danseur professionnel, qui n'a pas résisté au plaisir de se joindre aux amateurs pour « revivre l'expérience de l'intérieur. » Même chose pour Sandra et Geoffrey, tous deux comédiens, et sortis « ensorcelés » par *Tragédie* qu'ils comptent bien aller revoir le mardi suivant.



Virginie Garcia, qui venait tout juste d'annoncer qu'elle entendait « transmettre un avant-goût de la pièce » devine qu'elle va devoir ajuster la leçon pour ces fans visiblement très affûtés. Qu'à cela ne tienne, tout le monde suivra le mouvement ! Et ça commence par « douze marches aller et douze marches retour ». Par lignes de huit personnes. Ce qui complique évidemment la donne ! Valérie, Viviane et Mylène, fidèles des leçons de danse, s'en sortent très bien. De même que Garance, la seule enfant présente ce jour-

là. « Ça semble tout bête de marcher, mais vous voyez que ce n'est pas si innocent que cela. Vous racontez des choses et vous traversez un espace vraiment chargé » leur décrypte l'interprète de *Tragédie*. Assez vite, elle complexifie l'exercice en introduisant des départs décalés puis des ruptures dans les cycles de douze. Pour s'en sortir, un seul moyen : compter les temps !

Au milieu de la leçon, Virginie précise qu'elle et ses dix-sept complices seront nus tout le long du spectacle. Les apprentis danseurs frissonnent. « Ne vous inquiétez pas, je ne vous en demanderai pas tant » les rassure l'interprète de *Tragédie* tout en les invitant à apprivoiser par groupes trois autres phrases chorégraphiques du spectacle. Cinq personnes à cour, neuf autres à jardin, cinq face au public et neuf en fond de scène : la ronde des chiffres repart de plus belle.

Et la tension dramatique ne faiblit pas. Puissant !

« C'est la première fois que nous rejouons la pièce depuis Avignon et je dois reconnaître que cette leçon de danse m'a permis de bien me remettre dedans. En me demandant ce que je pouvais avoir à transmettre dessus, j'ai réalisé à quel point il s'agit pour chacun de se poser, voire de s'imposer. Creusant un sillon, l'individu raconte une histoire. Si la partition d'Olivier Dubois semble au premier abord cadencer l'interprète, chacun peut en réalité apporter dedans sa propre dimension. J'espère qu'en quittant cette salle, vous aurez envie d'amener un peu de Tragédie dans vos marches quotidiennes... »

(Virginie Garcia, interrogée par des participants à l'issue de la leçon de danse du 20 octobre 2012)

+ / SOUVENONS-NOUS, AVANT LA RÉSIDENCE, DE CETTE MÉMORABLE VIRÉE À BROADWAY !

Une courte nuit avait séparé la découverte du spectacle *L'homme de l'Atlantique* de la leçon danse qui lui était consacrée. Au petit matin du 4 décembre 2010, la neige s'invitait sur Pontoise et Sandra Savin, danseuse et complice de longue date d'Olivier Dubois, prenait la relève du chorégraphe-interprète de la pièce. Objectif annoncé d'entrée de jeu aux quinze participants : oublier où nous sommes et nous transporter à Broadway ! Extraits de comédies musicales à l'appui, elle a guidé les pas de ces danseurs-voyageurs, tous ravis de cette escapade bien dans la veine du spectacle vu la veille. Phrases chorégraphiques très « classe », postures élégantes : c'est toute la « Sinatra Touch » qu'elle a su faire approcher aux participants. A l'issue de la séance, ces derniers en redemandaient...



FOCUS / UN RÉSIDENT TRÈS ÉCLAIRANT LORS DES OUVERTURES DE SAISON !

Juin 2011 – Olivier Dubois voit Rouge !

En préambule de la saison 2011/2012, le chorégraphe Olivier Dubois fait partie des invités au plateau de Jean Joël Le Chapelain. Le directeur de L'apostrophe en est ravi. Cet artiste, qu'il a toujours décrit comme « très attachant », il aimerait qu'on l'apprécie autant que lui.

Offertes en partage : plusieurs minutes d'échange entre les deux hommes autour de *Rouge*, « un beau projet » dont le chorégraphe décrira longuement la genèse. Convaincu que « la création est un acte de résistance », celui dont le public ignorait encore à l'époque qu'il allait être le prochain artiste en résidence de L'apostrophe a su, ce soir-là, trouver les mots qu'il fallait pour faire adhérer le plus grand nombre à ses prises de risque artistiques.

Juin 2012 – Un chorégraphe en pleine Tragédie

Lorsque Jean Joël Le Chapelain et Olivier Dubois se retrouvent à nouveau en ce 8 juin sur le plateau de L-Théâtre des Louvrais, une nouvelle étape vient d'être franchie dans leur relation. Désormais, en effet, c'est le résident qu'il reçoit. L'occasion pour Olivier Dubois de dire combien il a toujours apprécié la « fidélité » de L'apostrophe et sa « confiance » sans cesse renouvelée. Or il en faut pour accompagner la naissance de cette *Tragédie* à venir dans la saison qui s'annonce ! Fidèle à ses habitudes, Olivier Dubois parle avec emphase et précision de son travail. « Être en résidence ça va avec être en résistance. » lâche-t-il un brin provocateur. Le public jubile !

FOCUS / ACTIONS EN MILIEU SCOLAIRE : UN LIEN (TRÈS !) PRIVILÉGIÉ AVEC LES ÉLÈVES DANSEUSES DU LYCÉE CAMILLE CLAUDEL DE VAURÉAL

Que ce soit pour les interventions au sein de l'enseignement de spécialité danse ou pour celles dispensées auprès des élèves inscrites en option facultative, la compagnie COD foule très régulièrement le sol de l'amphithéâtre du lycée Camille Claudel de Vauréal. Ceci, à la plus grande joie des enseignantes, Hélène Fournier et Pascaline Tissot, en charge de ces modules. Sur l'année 2012, douze heures d'intervention autour de l'art painting avec Carole Gomes en ont précédé quinze autres autour de *L'après-midi d'un Faune* de Nijinski revu et corrigé par Caroline Baudouin. Avant la découverte, en avril 2013, de *Révolution*, c'est ensuite Marie-Laure Caradec qui s'est chargée de prendre en main les élèves de l'option facultative pendant douze nouvelles heures.

Grâce à elles, les souvenirs marquants s'accumulent. Comme lors de cette séance mémorable de décembre 2012, où un percussionniste a aidé l'interprète de *Révolution* à faire danser tout le monde en rythme sur le *Boléro* de Ravel.



Reportage / 7 décembre 2012 :

Rien de tel qu'une caisse claire pour apprivoiser un tempo !

Première découverte du jour pour les élèves de l'option facultative : une danseuse et un musicien ont de nombreux points communs. Les premiers échanges entre Stéphane Chauveau, percussionniste dans l'orchestre de la Police de Paris, et Marie-Laure Caradec, danseuse pour la compagnie COD, leur en apportent la preuve. « Le *Boléro* de Ravel, c'est une machine lancée à vive allure et qui ne s'arrête jamais. Non seulement, on ne ralentit pas mais on pousse même le bouchon toujours plus loin. » entame le musicien. « Danser sur cette œuvre nous fait toucher à l'épuisement et atteindre nos limites. C'est une partition qui nous fait nous demander : qu'est-ce qu'il y a encore à dire là-dessus ? Et encore, et encore... » lui relate à son tour l'interprète de *Révolution*.

Séduites par cette double approche, les apprenties danseuses se laisseront guider durant deux heures au seul son de la caisse claire (et des consignes de Marie-Laure !). Objectif annoncé : faire naître un mouvement « révolutionnaire » en prenant appui sur l'un des motifs rythmiques du *Boléro*. Bilan des opérations : jamais elles n'avaient marché de façon aussi synchronisée et aussi bien gardé leur ligne ! N'est-il pas un peu plus aisé de compter six temps, puis neuf, puis à nouveau six, puis trois quand un percussionniste le fait pour vous ? La réponse est incontestablement... oui !

FOCUS / DANS LE CHAMP DE LA SENSIBILISATION : LA PRÉCIEUSE CAROLE GOMES

Nasser Martin-Gousset, notre précédent chorégraphe en résidence, avait pu s'appuyer sur elle pour la pièce *Pacifique* puis pour le *Projet Renoir* qui avait mêlé sur scène amateurs et professionnels. Olivier Dubois, lui, ce n'est pas l'assistante mais la danseuse qu'il a sollicité pour deux de ses créations (*Révolution* et *Tragédie*).

L'interprète a du talent à revendre... et un emploi du temps chargé ! Mais elle n'en continue pas moins à L'apostrophe de garder le contact avec les apprentis danseurs. La preuve avec le stage « Approche du spectacle vivant » où elle a fait découvrir, en février 2012, la danse à des employés du secteur de la prévention et de l'éducation spécialisée.

Reportage /

Face à ses seize interlocuteurs du jour, Carole Gomes, danseuse professionnelle « depuis plus de vingt ans », commence par se situer. Et cite les chorégraphes pour qui elle a déjà travaillé. Parmi eux, on en trouve deux liés de manière étroite avec L'apostrophe : Nasser Martin-Gousset, ancien résident dans nos murs, et Olivier Dubois, qui vient de lui succéder à ce « poste ».

Passé le temps des présentations, il convient de faire plus ample connaissance. « Qui a fait de la danse ? », « Qui a déjà vu des spectacles de danse ? » interroge, bienveillante, la formatrice. Après avoir rappelé que derrière le mot « danse contemporaine » se cachent « des styles très différents et des façons de travailler très différentes », Carole annonce l'objectif du jour : « que vous puissiez goûter à ces choses que j'ai moi-même traversées avec ces chorégraphes. »

Mais avant, il faut s'échauffer. Et « arriver à se sentir bien ». Pour cela, rien de tel que de « pétrir son corps, toucher ses muscles, ses os ». « Imaginez que vous avez de l'huile dans les articulations et faites vous bouger de partout » invite la danseuse. L'exercice, pour l'heure, est amusant. Ce qui ne doit pour autant pas faire oublier l'essentiel : « sentir sa verticale et toujours penser à se grandir. »

Quand vient le temps de marcher dans l'espace, les consignes commencent à pleuvoir. « Définissez des trajectoires », « marquez des arrêts », « décidez d'une direction », « introduisez des accélérations », « poussez le regard vers l'avant », « essayez de jouer avec les rythmes »... Tous ceux qui verront, au cours de la saison 2012/2013, Carole Gomes danser dans *Tragédie* et *Révolution* d'Olivier Dubois verront la traduction très concrète de ces injonctions !

Mais pour l'heure, c'est elle le professeur et, concentrée sur sa mission, elle invite ses « élèves » à « sentir chaque parcelle du corps appuyée dans le sol ». « Cet atelier vise à vous faire découvrir des états de corps et de concentration nouveaux à explorer » insiste-t-elle.

Au terme de ce long échauffement, Carole Gomes peut passer à plus complexe : un travail à plusieurs. « L'idée est maintenant de vous faire comprendre qu'on interagit toujours les uns avec les autres. » Les stagiaires, tout à ce nouveau défi, ne verront pas passer le reste de l'après-midi. De la danse ? Ils en redemanderont désormais !

REVUE PRESSE MORCEAUX CHOISIS

DANSE Le chorégraphe français tourne actuellement avec deux pièces engagées, issues de son cycle en cours sur le thème de la résistance.

Olivier Dubois voit la vie en «Rouge» avec «Révolution»

OLIVIER DUBOIS RÉVOLUTION

Les 14 et 15 décembre à la
Maison des arts de Créteil (94),
et les 4 et 5 février au CentQuatre,
104, rue d'Aubervilliers, 75019.

ROUGE

Le 12 janvier au Triangle
de Rennes (35), les 20 et 21 à
l'Apostrophe à Cergy-Pontoise (97).
Rens. : www.olivierdubois.org

Les révolutions du chorégraphe Olivier Dubois sont explosives. La première d'un triptyque est composée sur mesure pour douze danseuses et autant de barres verticales de pole dance. Les agrès ont été détournés de leur fonction première de mise en valeur des strip-teaseuses, ou de support à une danse sportive. Le chorégraphe a même pour l'occasion travaillé avec Mariana Baum, une des championnes de la discipline.

Hagardes. La pièce *Révolution*, découverte l'an dernier à ArtDanThé à Vanves et qui, heureusement, n'a pas fini sa carrière, est irrésistible. Pendant les deux heures et quinze minutes que dure le *Boléro* de Ravel, allongé par les soins musicaux de François Caffenne, on est happé par une chorégraphie répétitive jusqu'à l'épuisement. Les danseuses sont autant des *sex workers* que des ouvrières à la chaîne. Toutes de noir vêtues pour mieux souligner le morceau de peau qui s'en échappe, elles s'agrippent à la barre qui, parfois, se dérobe à cause de la sueur. A cette gymnastique ponctuée par des marches, des tours, elles s'arc-boutent, ne lâchent rien et en ressortent hagardes, vidées. Cette *Révolution* féminine est souterraine, sourde. Olivier Dubois a composé un véritable soulèvement de masse, un chant collectif «pour faire entendre, dit-il, le sombre hurlement de la résistance». Tout à fait audible.



Révolution met en scène douze danseuses jusqu'à l'épuisement. PHOTO LAURENT PHILIPPE. FÉDÉPHOTO

Deuxième volet, *Rouge (Révolution-révolution)* est un solo masculin interprété par Dubois en personne avec les chœurs de l'Armée rouge en fond musical. Il y fait apparaître «la bête révolutionnaire» dans toutes ses monstruosités. D'abord en robe courte moulante sur talons hauts, rouge bien sûr, il déambule comme une gardienne gradée, revêche, qui désigne les coupables d'un index vengeur. Puis passe à un être sanguinaire qui n'a plus figure humaine. Le spectacle est un parcours du combattant dont le danseur ne ressort pas intact, lui non plus. La bête immonde qui surgit de ses entrailles tremble de rage, bave, transpire, bande. Comme pour se libérer de ce héros, guerrier qu'il n'est vraiment pas, ni comme danseur ni comme individu, il éructe et bondit dans un saut qui déchire l'espace. En sortant de là, Olivier Dubois apparaît interloqué, ne sait plus où il est, ne se reconnaît plus. Il se redresse et frémit au souvenir de cette chose sortie de lui.

Vue également au Théâtre de Vanves, pour l'ouverture de la nouvelle saison danse ArtDanThé, cette pièce est tout aussi troublante que la première. Les deux ne font pas une allusion directe aux révolutions arabes, car le travail avait démarré bien avant, mais elles en sont comme un écho, avec leur cortège d'images qu'il faut démonter pour en connaître la portée véritable. Martyrs, héros, militaires : Olivier Dubois déverse tout sur scène pour mieux nous éclairer à la fois sur les appels inextinguibles à la liberté et sur le versant sombre et morbide des combats.

Solidarité. Né en 1972, ce chorégraphe a un parcours très particulier dans le monde de la danse contemporaine. C'est un homme de projet qui peut tout à la fois travailler avec des amateurs, chorégrapier pour l'Opéra ou revisiter à sa façon très chaste à courir le *Faune* de Nijinski ou le *Spectre de la rose* pour les ballets de Monte-Carlo. A l'écoute de tout ce qui ébranle le monde, Dubois n'hé-

site pas à prendre la parole, ne se souciant pas a priori du résultat final. De l'acte de solidarité collectif qu'est *Révolution* à l'enfantement de la bête de *Rouge*, Olivier Dubois ne fait que chercher où se situent en chacun les zones de résistance. Ses chorégraphies manifestes, qui ne laissent personne indifférent, interrogent l'humanité et ce qu'il en reste après les événements historiques, les secousses telluriques...

Il faut voir les deux pièces pour mieux saisir l'envergure du projet. A quoi s'accroche-t-on ? Olivier Dubois fournit quelques éléments de réponses. Un troisième volet de *Révolution*, qui lui-même fait partie d'un projet global intitulé «Etude critique pour un trompe-l'œil», refermera ce cycle sur les mouvements révolutionnaires que l'on peut prendre également au sens physique du terme. Il devrait réunir 46 danseurs. Osé et méritoire, pour une compagnie qui ne reçoit qu'une aide de la Drac Ile-de-France.

MARIE-CHRISTINE VERNAY

LE CENTQUATRE
CHOR. OLIVIER DUBOIS

TRAGÉDIE

Une armée en marche. Un vrombissement. Et soudain le corps qui crache sa hargne, et la procession devient possession.

C'est face public que les danseurs, un à un, s'exposent. Une marche millimétrée de douze pas, un aller-retour du lointain jusqu'au bord de la scène, austère, cadencé, rigoureux. Nus, ils ne disent rien d'autre que l'affrontement au regard du public, féroce et brutal. C'est le nombre (dix-huit danseurs) qui viendra redistribuer les cartes du jeu : les avancées s'offrent en décalage les unes aux autres, organisent peu à peu l'espace et rythment le temps, donnant à voir d'infimes combinaisons. La machinerie hypnotique triomphe un temps, et l'on songe au précédent *Révolution*, entièrement dédié à la transe et à l'épuisement de ces femmes qui tournoyaient sans cesse. Là où *Tragédie* nous emporte, c'est lorsque le martèlement des pas se transforme en un martèlement de l'esprit : quelque chose gronde, quelqu'un tombe, et la manufacture des corps qui offrait leur diversité au vu et au su de tous devient une véritable usine à gaz. La musique de François Caffenne

est sans doute pour beaucoup dans le sentiment d'être emporté, irrémédiablement, vers une issue fatale.

CORPS ET ÂME

D'abord sourde, elle s'embrase petit à petit dans une montée en puissance très rock, toujours bien trempée. Dans *Tragédie*, Olivier Dubois a d'abord contraint les corps, pour mieux autoriser leur relâchement, leur implication totale dans une danse de possession. Les visages se font grimaçants, les membres tremblent, les individus s'écroulent, les ensembles s'organisent pour mieux se détruire en un terrifiant chaos. « Corps et âme » : c'est ce qui qualifie le mieux leurs états de corps. Mais la tragédie a-t-elle déjà eu lieu, ou en sont-ils les funestes augures ? Sortent-ils tout droit du purgatoire ou sont-ils les rescapés de la Shoah ? Le chorégraphe n'avance pas de réponse. Les images et les fantômes sont nombreux, qui peuplent un imaginaire furieusement en marche tout au long de la pièce.

Nathalie Yokel

Le Centquatre, 5 rue Curial, 75019 Paris.

Le 2 février 2013 à 20h30, et le 3 à 18h,

dans le cadre de Séquence Danse.

Tél. 01 53 35 50 00. Spectacle vu à L'Apostrophe, scène nationale de Cergy.

Rejoignez-nous sur Facebook



© François Stemmer

Pas moins de dix-huit danseurs pour la marche irrémédiable de l'humanité.

Olivier Dubois tend un miroir diffracté à l'Afrique

Le chorégraphe a créé au Caire son spectacle «Souls», monté avec six danseurs africains

Danse

Le Caire

Journée historique, vendredi 13 décembre. Il a neigé (un peu) sur les pyramides, plu des cordes au risque d'inonder les rues du Caire et même grêlé ! Du jamais-vu depuis cent treize ans, paraît-il ! Les commentaires excités fusent dans la petite foule de jeunes gens rassemblés dans le Théâtre Falaki, à deux pas de la place Tahrir, où est programmé, pour deux représentations seulement, le spectacle *Souls*, du chorégraphe Olivier Dubois. Une création dans le contexte égyptien – le couvre-feu mis en place le 14 août a été levé le 12 novembre – et compte tenu de l'énorme succès de l'artiste français depuis *Tragédie*, créé au Festival d'Avignon 2012 et toujours en tournée.

Organiser la première d'une création très attendue au Caire est juste une anomalie. A la démesure d'Olivier Dubois, personnalité tonitruante et excessive dont le ramage est raccord avec le plumage. Deux semaines avant de prendre la direction du Centre chorégraphique de Roubaix-Nord-Pas-de-Calais, où il succède à Carolyn Carlson, ce fou amoureux du Caire «de son chaos, de sa pollution, de son niveau sonore», où il réside régulièrement depuis vingt ans, a eu envie de «sortir de l'institution française et d'aller voir ailleurs». «Il y a deux ans, lorsque je songeais déjà à cette nouvelle pièce, je ressentais le besoin de me perdre, de déplacer mes habitudes, poursuit le chorégraphe. Je ne savais pas encore comment, ni où, mais je voulais créer à l'étranger.»

Un stage donné à Dakar en avril 2012, puis un séjour au Caire dans la foulée, déclenchent le branle-bas de combat. *Souls* prend forme. Rien que des hommes, des Africains, pour une plongée dans «le martèlement, le corps qui tremble, le poids du destin». Et c'est parti ! La toile se déploie. Bousculade du côté de la production, où Béatrice Horn commence à s'arracher les cheveux pour réunir le budget (145 000 euros au total, une dizaine de coproducteurs) et le planing invraisemblable de cette affolante gestation artistique de près de deux ans. Sans compter les démarches de plus en plus laborieuses pour obtenir les visas de travail des six interprètes originaires de six pays africains.

Avec le soutien des Instituts français, Olivier Dubois enchaîne des auditions en novembre 2012 à Casablanca et à Rabat, puis à Alger, et enfin en février et avril à l'Ecole des sables, dirigée par la chorégraphe Germaine Acogny, à Toubab Dialaw, au Sénégal. Il croise au total plus de cent cinquante danseurs de vingt-cinq pays et sélectionne six «vieilles âmes» comme il les décrit avec son lyrisme si spécifique. «Travailler avec Olivier sur le corps et l'âme est troublant et entraîne une forme de responsabilité de l'interprète, confie le danseur sénégalais Harido Papa Salif Ka. J'ai la sensation d'écrire mon destin sur le plateau aux côtés des autres.»

Présence vulnérable

Sur la scène du Théâtre Falaki, situé dans l'enceinte de l'université américaine – ce qui explique son ticket d'entrée symbolique à 10 livres égyptiennes (1 euro). «Mais au moins les spectateurs restent pendant toute la durée de la pièce», assène le directeur, Ahmed El Attar –, les six hommes, les pieds dans le sable, tendent un miroir diffracté au continent africain. Couleurs de peau nuancées, ossatures et tailles variables, présences assénées et vulnérables. Sous le couvercle de la musique percussive de François Caffenne, partenaire de prédilection d'Olivier Dubois, ils résistent, se recouvrent les uns les autres comme des vagues, se portent et se soutiennent longuement, fichent leurs regards dans ceux des spectateurs.

Lors de son audition au Sénégal et premier voyage hors de son pays, la République démocratique du Congo, le danseur Djino Aलो Sabin a ainsi répondu à Olivier Dubois qui lui demandait ce qu'il était venu faire : «Je suis venu prendre ce qui m'appartient.» ■

ROSITA BOISSEAU

Souls, d'Olivier Dubois. L'Apostrophe, Cergy-Pontoise (Val-d'Oise), le 10 janvier 2014. Faits d'hiver, Le Tarmac, 159, avenue Gambetta, Paris 20^e. Du 16 au 18 janvier 2014. De 5 à 20 €. Tél. : 01-40-31-20-96.

Direction de la publication **Jean Joël Le Chapelain •**
Rédaction des textes **Juliette Corda, Irène Filliberti •**
Chef de projet **Arnaud Vasseur •**
© photos **Juliette Corda, Arnaud Vasseur •**
Conception-réalisation **L'apostrophe scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise •**
achevé d'imprimer juin 2014

DEUX THÉÂTRES

L'apostrophe - Théâtre des Louvrais
place de la Paix / Pontoise

L'apostrophe - Théâtre des Arts
place des Arts / Cergy-centre

UNE ADRESSE

L'apostrophe scène nationale
de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise
place des Arts BP 60307
95027 Cergy-Pontoise Cedex

tél. 01 34 20 14 25 - fax 01 34 20 14 20

BILLETTERIE

01 34 20 14 14 - www.lapostrophe.net

